Yak Rivais

Milady, mon amour.

Une femme dans la tourmente 1627-1628



JEAN PICOLLEC

MILADY, MON AMOUR

Une femme dans la tourmente (1627-1628)

16°Z
22373
(28)

ISSN 0246-9340

BIBLIOTHÈQUE CELTIQUE

Ouvrages déjà parus

Irène Frain Le Pohon, *Contes du cheval bleu les jours de grand vent* (repris en *Livre de Poche Jeunesse*, 1985 ; repris, en partie, sous le titre *Conte du sel et de la Lune*, éditions Chardon Bleu, Lyon, 1984).
Jacques Dubois, *Le Jardinier des mers lointaines. Tonton Yves pêcheur d'Islande* (traduit en islandais. Repris en Largevision par les Éditions Laurence Olivier Four, Caen, 1983).
Michel Manoll, *Tristan et Yseult.*
Paul Féval, *Contes de Bretagne.*
Jean-Paul Ollivier, *Histoire du football breton.*
François-Marie Luzel, *Veillées bretonnes.*
Douglas Hyde, *Contes gaëliques.*
Liam O'Flaherty, *Famine* (repris en *Livre de Poche*, 1983, et en Largevision par les Éditions Laurence Olivier Four, Caen, 1984).
Anne de Tourville, *Les Gens de par ici* (Grand Prix des Écrivains bretons, 1982).
Roger Faligot, *Nous avons tué Mountbatten. L'I.R.A. parle.*
Yves-Marie Rudel, *Crapitoulic, barde errant.*
Yvonig Gicquel, *Olivier de Clisson, connétable de France ou chef de parti breton ?* (Prix de la Monographie bretonne. Prix Pascal Pondaven, 1981).
Gérard Le Gouic, *Fermé pour cause de poésie.*
Yann Brékilien, *La Mythologie celtique* (reprise en poche par *Marabout*, 1983).
Jean-Paul Ollivier, *Histoire du cyclisme breton.*
Paul Féval, *La Fée des Grèves.*
André-Georges Hamon, *Chantres de toutes les Bretagnes* (Prix de la Fondation Paul Ricard, 1982).
Liam O'Flaherty, *Skerrett.*
Jean Markale, *Les Grands Bardes gallois.*
Jean-Claude Bourlès, *Chroniques du bel été* (Prix Louis Guilloux, 1983).
Léon Gaultier, *Jean Coëtanlem.*
Jean Hervoche, *Bretagne, espaces et solitude* (Sélection des Livres de l'Ouest, 1983).
Jean David, *Bonsoir, Marie-Josèphe* (Sélection des Livres de l'Ouest, 1983 ; Prix de la Littérature régionaliste de la Société des Gens de Lettres, 1983 ; Grand Prix des Écrivains bretons, 1984 ; Prix Louis Guilloux, 1985).
Christian Querré, *Autopsie d'une vengeance* (Grand Prix des Écrivains bretons, 1985).
La Chanson d'Aiquin, traduit et présenté par Jean-Claude Lozac'hmeur et Maud Ovazza.
Jeanine Huas, *Les Talus d'herbe folle.*
Jacqueline Rossa, *Rendez-vous à Belfast.*
Hervé Jaouen, *La mariée rouge.*
Yvonig Gicquel, *Alain IX de Rohan, un grand seigneur de l'Age d'Or de la Bretagne.*
Alain Guillerm, *Le défi celtique.*

823

YAK RIVAIS

41-42

MILADY, MON AMOUR

Une femme dans la tourmente (1627-1628)

ROMAN

988

ÉDITIONS JEAN PICOLLEC
47, rue Auguste-Lançon
75013 Paris
Tél. : (1) 45.89.73.04

DL - 03-03-1987 - 07045

Du même auteur :

L'Effrayant Périple du Grand-Espion (100 dessins, Belfond), 1966.
Aventures du général Francoquin (roman, Gallimard), 1967.
Hérésie de Carolus Boörst (roman, Belfond), 1968.
Le Condottiere (roman, Belfond), prix de l'Humour noir, 1971.
Les Demoiselles d'A. (roman/centon, Belfond), prix de l'Anticonformisme, 1979.
L'Éducation gentiment sale (roman, Veyrier), 1981.
Intrigues de cour (roman et dessins, Deleatur, Angers), 1983.
Moteur ! (nouvelles, L'École des loisirs), 1985.
Le Petit Zizi illustré (dessins d'humour, Cherche-Midi), 1985.
Allez ! (nouvelles, L'École des loisirs), 1986.
Ecchymoses ! Chocolats glacés ! (roman policier, Ivan Davy, Rochefort-sur-Loire), 1986.

A paraître :

L'Ukrainienne (roman, Sorbier).

Livres pour enfants :

Ça alors ! (nouvelles, L'École des loisirs), prix des 1 000 Lecteurs, 1984.
Cause toujours ! (nouvelles, Sorbier), 1984.
Impossible ! (nouvelles, L'École des loisirs), 1985.
Pourquoi que ? (nouvelles, Sorbier), 1985.
Pas de panique ! (nouvelles, L'École des loisirs), 1986.

Nouvelles dans une vingtaine de revues et journaux (dont 2 dans *Le Monde :* brochures n°s 1 et 3).
Participation à des ouvrages collectifs :
Lovecraft (essai, L'Herne), 1968.
Histoire de toutes les couleurs (nouvelles, L'École des loisirs), 1982.
L'Écriture verticale (essai, Retz), 1983.

© Éditions Jean Picollec, 1986.
ISBN : 2-86477-075-X
ISSN : 0246-9340



CHAPITRE PREMIER

RENCONTRES A L'ÉGLISE SAINT-LEU-SAINT-GILLES

Milady portait une robe rouge. Le rouge, elle le savait, convenait à sa personnalité tourmentée. Le rouge, couleur de sang, couleur de passion, couleur de vie, la plus éclatante des couleurs, la plus tragique aussi.

Une lumière printanière tombait, décomposée, par les vitraux de l'église Saint-Leu-Saint-Gilles, sur la collerette de dentelle blanche qui voilait les épaules et le cou de la jeune femme ; elle semblait isoler la belle tête blonde à la coiffe brodée, comme la tête de Jean-le-Baptiste sur un plat. Milady, assise sur un coussin de même velours rouge que sa robe, était flanquée de sa servante debout, et suivie d'un page négrillon. Elle était à la dernière mode, un peu lourde, en provenance de la cour de Hollande. Au vertugade, on avait substitué plusieurs jupons superposés, qui remontaient la taille jusque sous les seins rapprochés. Un ruban de soie rouge marquait cette taille très haute, assorti à ceux qui séparaient aux coudes, en deux ballons, les manches volumineuses garnies de dentelles aux poignets. Des rangs de perles tenaient lieu de ceinture. L'élégante jeune femme semblait écouter l'orateur. Mais les grands yeux bleus ne perdaient rien de cette foule mondaine venue assister au sermon.

L'église était pleine ; outre le noir à la mode, le vert céladon dominait. Le prêtre, ancien aumônier général des galères, développait avec passion mais sans violence les idées chères à l'Oratoire et au cardinal de Bérulle, que Jésus-Christ « est » Dieu, puisqu'Il est la seconde personne de la Trinité Une, qu'il faut agir, penser par Lui. Les « États de Jésus », disait-il, sont des gestes, des paroles, des sentiments, qui ont commencé et qui durent à jamais. L'homme doit contempler Jésus, l'imiter, s'unir à Lui par l'Eucharistie, pour que finalement Jésus vive en lui, et pour qu'il ne vive qu'en Jésus. Alors, poursuivait l'orateur, l'homme pourra œuvrer en chrétien, aimant Dieu pardessus tout, et aimant son prochain comme Dieu l'aime.

Cette spiritualité de l'Oratoire, en cette mi-avril 1627, touchait l'auditoire taraudé par l'angoisse religieuse. L'orateur, d'ailleurs, précédé d'une grande réputation de charité, avait une force dont la nature inattendue surprenait plutôt qu'elle ne captait l'attention : une évidente bonté. Une foi simple et généreuse qui plaidait mieux que son discours médiocre en faveur des thèmes exposés. Cet homme ne cherchait pas à plaire. La cinquantaine, plutôt maigre et déjà voûté, il avait le regard un peu fou, ardent, vulnérable. Modeste fils de paysans gascons, il ne reniait pas ses racines : on les percevait dans sa voix. Il aurait, disait-on, pu vivre de ses rentes ; mais « Monsieur Vincent » s'était mis à l'écoute des pauvres. Principal du collège des Bons-Enfants sur la rive gauche, il avait vu son œuvre confortée par l'archevêché ; l'on attendait une confirmation par lettres patentes du roi de France.

Milady détourna son regard. Assise près de la chaire ouvragée, à proximité du chœur nouvellement rebâti où avait pris place la famille Gondi, elle avait

vue sur l'allée centrale et sur le bas-côté droit. En pivotant à peine, elle distinguait les portes du fond sous les orgues. Beaucoup de curieux stationnaient là, que l'affluence empêchait d'entrer dans l'église.

Milady attendait de Wardes. Il aurait dû se tenir près de la sacristie. Pourquoi donc n'était-il pas venu ? Quel contretemps l'avait retenu ailleurs ? Milady n'osait se retourner. A peine si ses lèvres s'entrouvrirent pour un chuchotement bref :

— Ketty !

La servante comprit le sens de l'appel. Moins contrainte par la bienséance à suivre le sermon, elle examina le bas-côté que Milady ne pouvait observer. Elle rendit bientôt compte de l'insuccès de sa recherche d'un discret mouvement de tête négatif. Milady soupira. Ses yeux s'attardaient aux abords de la sacristie. Un jeune homme y était apparu, auquel elle n'accorda pas d'attention. Pourtant, ce jeune homme la dévisageait. Ma foi, il n'était pas le premier. Une vingtaine d'années, un peu plus jeune qu'elle. A cet âge, les garçons font moins mûrs que les filles. Milady sourit, amusée. L'audacieux avait le visage long et brun, des pommettes saillantes, signe d'astuce, les muscles maxillaires développés, l'œil ouvert et intelligent, le nez crochu mais finement dessiné. En quelques secondes, elle enregistra tout : son air prétentieux, sa pauvreté cachée sous les afféteries. Ce n'était qu'un misérable garde de la compagnie de M. des Essarts. Dans cette assemblée huppée convoquée par les Gondi, il n'était nullement à sa place ; il avait dû jouer des coudes pour approcher si près du chœur, même en restant debout. Il dévisageait Milady, mais se dissimulait en même temps. Milady l'avait déjà vu. Difficile de se rappeler où. Pourtant ? Cet air agressif ? Mais oui : c'était ce campagnard au cheval orange, rencontré jadis à l'auberge de Meung,

et que Rochefort avait fait bâtonner. Un Gascon, aussi. Quand cela se passait-il ? Deux ? Trois ans ? Comment s'appelait-il ?

Il la dévisageait avec l'ingénuité fanfaronne dont seuls sont capables les jeunes hommes en présence de femmes fascinantes. Mais il ne surveillait pas qu'elle. Le second objet de son attention était, du côté de la nef, également debout, une espèce de gros mousquetaire à la face rubiconde. Plastronnant, le vulgaire arborait un baudrier tape-à-l'œil brodé d'or, et le plus comique de l'affaire était que ce fat ridicule la dévisageait également. C'était, dans l'église bondée, un carambolage de regards. Le garde et le mousquetaire avaient pris Milady pour cible, mais le garde espionnait le mousquetaire, lequel s'efforçait de son côté d'être vu d'une beauté mûre, un peu jaune et sèche, mais raide et hautaine sous ses coiffes. Les yeux du soldat s'abaissaient furtivement sur cette dame, puis papillonnaient au loin en direction de Milady, tandis que la dame, une riche bourgeoise, lançait des œillades de propriétaire au bravache qui feignait de ne pas la remarquer. Le manège était clair, destiné à piquer au vif la jalousie de la dame bourgeoise. Milady, divertie, laissa flotter sur ses lèvres un sourire. Elle n'aimait guère la naïveté des femmes ; la sottise exploitée de certaines la réjouissait méchamment. Mais voilà que le gros mousquetaire, tirant parti de son sourire, s'était mis à lui adresser des petits signes. Milady détourna la tête ; à son tour, la dame aux coiffes l'observait.

Un soupir multiple dans l'église, un mouvement général de détente saluèrent la fin du sermon. Le prêtre quitta la chaire, traversa la foule respectueuse jusqu'à la sacristie. Les quêteurs avaient pris position. Les Gondi se levèrent les premiers ; quelques Grands les accompagnaient, dont Philippe d'Angoumois à qui

l'on prêtait des projets de société secrète catholique. Milady salua, comme tout le monde. Son salut lui fut retourné. La scandaleuse duchesse de Chevreuse déposa ostensiblement un bijou de prix dans la sébile d'un quêteur, provoquant une marée de murmures.

A son tour, Milady se disposa à quitter l'église. Le page négrillon recueillit le coussin rouge, et Ketty suivit sa maîtresse dans l'allée centrale. Milady marchait avec grâce, consciente de plaire, vers le bénitier. Elle avait repéré le jeune garde, à présent caché dans l'ombre du porche, mais pas le gros mousquetaire, qui surgit soudain devant elle, accouru par le bas-côté. La bourgeoise aux coiffes, retardée par l'ordre de sortie de préséance lié à la hiérarchie, était demeurée en arrière.

Mais que fait ce mousquetaire ? Ma foi ! C'est comique ! Le balourd a trempé sa main tout entière dans l'eau bénite, et il la lui présente avec un sourire enjôleur ! Milady pourrait, d'un geste méprisant, ruiner le stratagème. Mais va pour la main ruisselante. Milady l'effleure du bout des doigts ; elle fait le signe de la croix, et elle sort.

Un instant, elle eut la curiosité d'étudier les effets de la mise en scène du lourdaud, et sans se retourner, ralentit, fit mine d'ajuster sa collerette. La dame aux coiffes, ne doutant plus que le mousquetaire et Milady fussent en galanterie, venait d'adresser une remontrance au gros homme, qui feignit de la reconnaître et de ne l'avoir pas distinguée dans l'église. Comédie de l'amour et de l'argent. Sottise et arrivisme : qui dupe qui ? Milady repartit, dépassa le jeune garde mal dissimulé dont les yeux alanguis paraissaient vissés à sa personne. Freluquet !

Sur l'étroit parvis, et sur les escaliers de pierre, des mendiants borgnes, aveugles, édentés, manchots ou culs-de-jatte aux hideux moignons, épileptiques vrais

ou faux, déclassés de la Cour des miracles de la porte Saint-Denis, exhibaient leurs guenilles brunâtres. Lépreux et syphilitiques se tenaient un peu à l'écart, parias pourris que l'on n'approchait pas, à qui l'on présentait l'eau bénite au bout d'un bâton, à qui l'on jetait le pain. Un changeur de monnaie officiait à l'entrée de l'église. Tandis que le page négrillon alertait le cocher du carrosse, Ketty distribuait des piécettes. Milady descendit l'escalier, saluée par les remerciements psalmodiés des miséreux. Elle était agréablement surprise par un soleil nouveau dans un ciel sans nuages.

Le carrosse arrivait, se rangeait au pied de l'escalier. Le petit page ouvrit la portière, abaissa le marchepied, et la belle Milady, rassemblant ses jupons parfumés, se hissa dans le carrosse. Elle y fit asseoir la soubrette sur un banc étroit à ses pieds. Le page courut se caser debout à l'arrière entre deux laquais en livrée.

La lourde voiture s'ébranla. Le cocher faisait claquer son fouet, moins pour exciter l'attelage que pour inciter la foule à s'ouvrir. C'est que la rue Saint-Denis, l'une des plus anciennes de la capitale puisqu'elle avait été la voie des grands pèlerinages, était aussi restée l'une des plus fréquentées. Elle était empruntée par le cortège royal lors de l'entrée solennelle des rois de France dans Paris après leur sacre : elle arborait alors des airs de fête et se parait d'arcs de triomphe et de guirlandes tressées, de fontaines et d'arbres fleuris. Pavée, l'égout central insuffisant, elle autorisait néanmoins le passage de voitures à bras, charrettes, chariots, carrosses. De nombreuses chaises à porteurs y circulaient en cahotant, fort en faveur auprès des Parisiens depuis que le marquis de Montbrun en avait rapporté une d'Angleterre. Des chevaux dont les cavaliers s'impatientaient obligeaient les piétons et le

peuple laborieux à maints réflexes rapides pour éviter la chute ou l'écrasement. L'engin le plus pesant faisait la loi. Des attroupements s'effectuaient autour des fontaines, car Paris manquait d'eau, malgré l'aqueduc bâti sur l'ordre de Louis XIII. Toutes sortes de cris s'élevaient de la cohue et se confondaient en un brouhaha permanent : appels des porteurs d'eau, cris des marchands de légumes, de harengs séchés, de galettes, apostrophes des boutiquiers sur le seuil des échoppes ouvertes sur la rue, interpellations des bateleurs, des jongleurs et des acrobates, des montreurs de nains et de monstres, trilles et roulades des chanteurs, interjections, jurons, mélopées des collecteurs de nouvelles, appels encore des arracheurs de dents, des barbiers, des merciers (« petit mercier ! petit panier ! »), tambourins des dresseurs d'ours, coups de ciseaux des tailleurs de pierre, grondements des roues ferrées sur les pavés, querelles des servantes, des voituriers, des portefaix aux charges pesantes arrimées sur des hottes instables et qui zigzaguaient dans la bousculade. Un maître d'armes faisait une démonstration d'escrime sur une estrade. Des valets roulaient des tonneaux en direction d'une taverne. Derrière un tas de planches, des individus soulageaient leurs intestins. Le long des murs, des ordures s'entassaient et la puanteur était grande ; des rats trottaient sur les détritus.

Son mouchoir de dentelle à la main, Milady s'était retournée. Par la lunette arrière du carrosse, elle scrutait une dernière fois les abords de l'église, espérant l'arrivée tardive du comte.

Mais de Wardes n'arrivait pas. L'église Saint-Leu-Saint-Gilles avait rejeté son flot de fidèles. Un corbillard se dirigeait vers elle ; le défunt devait être de qualité puisqu'une cinquantaine de pauvres vêtus de neuf faisaient cortège, une torche allumée à la main.

Le gros mousquetaire et la riche bourgeoise aux coiffes s'éloignaient à pied dans la foule. Des orphelins, vêtus de rouge, regagnaient un orphelinat. Seul se trouvait encore sur le parvis ensoleillé de l'église, entre les mendiants querelleurs, le jeune garde de la compagnie des Essarts. Indifférent à l'agitation, il suivait des yeux le carrosse de Milady dans le courant tumultueux de la rue. Elle avait fait sur lui une impression si durable qu'il n'avait pas songé à se recoiffer de son chapeau à plumes. Et comme elle était contrariée, Milady eut un ricanement vengeur en se rasseyant. L'un payait pour l'absence de l'autre.

Elle tira de sa poche une boîte à oublies. Tout de même ! De Wardes aurait pu la prévenir !

CHAPITRE II

MILADY ET LE BARON DE WINTER

Le carrosse de Milady stationnait au bord de la route vers Paris, retour de Saint-Germain. Milady était en colère, l'arrêt la retardait. Un cavalier richement vêtu, et âgé d'une trentaine d'années, s'accoudait à la portière du véhicule pour lui parler. D'allure discrètement efféminée malgré la virilité de ses gestes et sa façon guindée de se tenir en selle, il était à la dernière mode. Ses cheveux clairs ondulaient sur un habit couleur olive, avec une cadenette, poignée de cheveux qu'on laissait volontiers pousser à la manière du seigneur de Cadenet qui en avait lancé la fantaisie. Une moustache en croc et une barbiche pointue apportaient une touche de finesse à un visage rugueux. Un sourire sournois flottait sur la bouche. Les yeux étaient sombres. Milady et le cavalier se disputaient en anglais.

— Je fais ce qui me plaît ! revendiquait Milady. Je ne vous autorise pas à juger ma conduite, milord !

— Votre fils ne vous a pas vue depuis deux mois !

Ils se querellaient sans élever la voix, entre gens de bonne compagnie ; ils mordaient pourtant comme des chiens.

— Vous ne l'aimez pas ! s'écriait le cavalier. Le garçon irait comme un va-nu-pieds si je n'étais pas là !

— N'avez-vous pas tout entrepris pour me détacher de lui ! ripostait Milady.

Son poing ganté se crispait sur un petit éventail d'ivoire. Sa servante, Ketty, la dévisageait avec sympathie, sans comprendre la conversation.

— Descends ! ordonna Milady en français.

La servante descendit de voiture. Des charrettes passaient sur la route, les charretiers à pied à côté. Milady, blessée, se contenait. Non, elle n'aimait pas le petit George ! Pour qu'elle l'aimât, peut-être eût-il fallu que le père de l'enfant fût encore de ce monde, et que la vie fût moins âpre. Mais le père était mort un mois avant la naissance de l'enfant. La jeune veuve se retrouvait seule face aux difficultés de l'existence, avec ce fardeau supplémentaire : un bébé. Elle se rappelait comment, débarqué d'Angleterre, lord de Winter, baron de Sheffield, était un matin entré dans sa chambre. Il prétendait revoir son frère cadet, faire la paix avec lui. Milady, même pas relevée de ses couches, avait éclaté de rire : l'adresse de son frère ? Au cimetière ! Alors il avait pris l'enfant, il avait proposé le marché : il s'occuperait de son neveu, en ferait son héritier. Il débarrassait Milady ; la jeune femme avait accepté. L'enfant, elle l'aurait peut-être aimé, petit bout de chair attendrissant, si on le lui avait laissé. Mais on l'avait mis en nourrice dans une ferme de La Glacière, hameau où l'on conservait la glace d'hiver dans des puits maçonnés et recouverts de terre. Milady n'avait plus à se soucier de lui : de Winter payait la nourrice, de Winter payait les vêtements, les joujoux, de Winter payait tout. Il avait beau jeu de lui reprocher son peu d'empressement à rendre visite à la « chair de sa chair » ! Mais la « chair de sa chair » ne manifestait pas de joie à la voir. Une belle dame qui sentait bon ; il lui préférait sa nourrice. Il lui préférait son oncle, dont il avait peur, mais

toujours porteur de cadeaux. Milady, simultanément dépossédée et débarrassée, ne lui était rien, et ne regrettait rien.

— Vous préférez l'intrigue, les bals, les salles de jeu ou de spectacle, la vie de plaisir ! accusait le cavalier. Vous n'êtes pas plus digne d'être la mère du petit George, mon neveu, que la veuve de Georgie, mon frère cadet !

Milady s'emportait :

— Mère et veuve ! Vous n'avez que ces remugles de tombeau à la bouche ! Est-ce là mon avenir à vingt-deux ans ! Je vous remercie du partage ! A vous le plaisir, à moi les sacrifices ! Les renoncements ! Mère, veuve ! Pourquoi pas emmurée vive ! Je suis une femme et j'ai le droit de vivre ! Ma vie n'appartient pas plus à Georgie défunt qu'à vous son frère ou à cet enfant qui n'est même plus le mien !

— Démasquée ! s'écria le cavalier. La foudre au fond du regard ! Les dents prêtes pour déchirer ! Les mots comme des griffes ! Vous n'avez jamais aimé mon frère ! Jamais !

— Qu'en savez-vous ? gronda Milady. Ce n'est sûrement pas lui qui vous en a fait confidence ! Quand nous nous sommes mariés, nous avons dû fuir sa famille, et vous le premier, qui refusiez de nous recevoir ! Georgie vous a maudit ! Pendant le peu de temps que nous vécûmes ensemble, Georgie et moi nous sommes aimés ; l'amour aidait à supporter, sinon la pauvreté, du moins l'absence de luxe. Mais Georgie souffrait du silence que vous opposiez à ses lettres. Il vous haïssait. Vous aviez retenu sa fortune. Il se mit à boire. Il passait des nuits chez les filles. Le jour de sa mort, quand on me le ramena avec cette fièvre, avec ces taches livides sur son jeune corps... (Milady soupira, renonçant aux détails)... ses dernières paroles furent pour vous maudire une fois de plus.

Le cavalier avait pâli à l'audition de cette tirade. Il prit le parti de railler :

— A propos ! Vous qui aimiez tant mon cadet ! J'ai rencontré notre ami de Wardes tout à l'heure. Si vous espériez refaire votre vie avec lui, je crains que la partie ne soit mal engagée... (Il continua, perfidement :) Mais n'était-ce point de chez lui que vous reveniez ? Je suppose que vous ne l'avez pas trouvé ?

— Où avez-vous vu de Wardes ? demanda Milady.

— Ma foi, fit le cavalier d'un air désinvolte, il se portait bien pour un homme qui relève de blessure. Je me suis arrêté à la « Pomme de pin », porte Saint-Marcel. Le comte et ses amis godaillaient en galante compagnie, je n'en dis pas plus...

Milady s'était ressaisie. Bien que l'information apportée par son beau-frère lui causât de l'agacement, elle s'appliquait à demeurer sereine et souriante.

— Vous êtes jaloux ! fit-elle entre ses dents serrées.

— Grand Dieu ! minauda le cavalier avec une grimace coquette. Mes goûts sont différents !

— Depuis la mort de Georgie, depuis que vous êtes venu m'offrir votre appui « fraternel », vous n'avez cessé de ruiner mes relations avec ceux qui risquaient de me plaire !

— Je veille à votre réputation, ma chère sœur ! Que mon neveu n'ait pas à rougir de sa mère !

— Vous ne vous pardonnez pas le mal que vous avez fait à votre frère ! Tout ce qui lui appartenait, vous le désirez ! Vous avez racheté ses affaires ; cette selle de cheval sur laquelle vous vous asseyez, il l'avait vendue à un gentilhomme de Normandie : vous avez racheté la selle ! Vous êtes propriétaire de son fils ! Vous rêvez d'acquérir la mère ! Comme si toutes ces possessions posthumes avaient le pouvoir de vous affranchir de cette culpabilité qui vous hante ! Mais la

veuve n'est pas un objet, milord ! Et vos rêves morbides ne ranimeront pas un cadavre !

— Foutaises !

Milady comprit qu'elle avait blessé le cavalier ; le sourire de l'homme s'était figé ; seules les lèvres en gardaient la trace mécanique. Une riposte était à redouter. Le cavalier lissait sa moustache en considérant sa belle-sœur avec malveillance :

— Après votre mariage avec mon frère, j'ai eu la curiosité de faire quérir sur vous des renseignements. (De Winter fit une révérence ironique :) Et voilà que je viens d'apprendre...

— Et quoi ? dit Milady relevant le défi.

— ... que mon frère était votre « second » époux !

Milady se sentit pâlir. Mais elle redressa la tête avec orgueil :

— Georgie le savait !

— Savait-il tout ?

Milady haussa les épaules. Le baron l'observait avec attention. N'accusait-il pas au hasard ?

— Je n'en sais pas encore suffisamment pour disposer de vous à ma guise, reprit-il avec une désinvolture offensante. Mais je suis sur la piste !

— Bonne promenade !

Le cavalier se mit à rire vulgairement :

— Ne jouez pas ce jeu-là avec moi ! Je vous passerai sur le corps quand je voudrai ! Du reste, il y a déjà chez vous tant d'hommes qui ne font qu'entrer et sortir, qu'un de plus ou de moins ne vous perturbera pas !

Il n'avait pas achevé ces mots qu'ulcérée, Milady lui jeta son éventail au visage. De Winter n'eut pas le temps d'esquiver le coup ; l'éventail le frappa sur la pommette gauche avec une telle force qu'il se brisa. Un instant, Milady demeura étonnée de la violence de la réaction qu'elle avait eue. Le cavalier la dévisageait

en passant sa main sur sa joue ; puis il considéra ses doigts où restait du sang.

— Ma chère sœur, dit-il, vous regretterez un jour ce geste-là !

— Allez vous faire... ! s'écria Milady d'une voix sourde.

Elle s'interrompit car un nouveau venu était apparu ; il se tenait à l'autre portière du carrosse, et Ketty faisait des gestes afin d'alerter sa maîtresse. L'homme se découvrit respectueusement :

— Madame, dit-il en français, me permettez-vous de vous offrir mes services ? Il me semble que ce cavalier vous a mise en colère.

Milady examinait l'importun avec un étonnement auquel se mêlait le désagrément d'avoir été suivie : c'était en effet le garde de la compagnie des Essarts, celui-là même qui l'avait épiée à Saint-Leu-Saint-Gilles. Elle le rabroua :

— Monsieur, ce serait de grand cœur que je me mettrais sous votre protection si la personne qui me querelle n'était mon frère.

— Ah ! excusez-moi alors, dit le godelureau ; vous comprenez que j'ignorais cela, madame.

Elle attendit qu'il se retirât ; mais il ne fit pas mine de bouger.

— De quoi se mêle cet étourneau, ricana de Winter en s'abaissant à la hauteur de la portière et de l'autre côté du carrosse, et pourquoi ne passe-t-il pas son chemin ?

— Étourneau vous-même, dit l'intrus en se baissant à son tour sur le cou de son cheval, et en répondant par l'autre portière ; je ne passe pas mon chemin parce qu'il me plaît de m'arrêter ici.

En entendant ces paroles fanfaronnes, lord de Winter éclata de rire. Il s'adressa à Milady en anglais, rescellant par instinct une alliance de classe contre le

garde. Il agitait sa main gantée ; le soleil faisait miroiter les diamants de ses bagues :

— Ce jeune homme est vraiment délicieux !

Milady ne lui répondit pas. Le freluquet l'agaçait, et de Winter la retardait. Elle songeait à de Wardes. Que le baron l'eût aperçu dans un tournebride ne signifiait pas grand-chose. De Wardes passait pour libertin, comme beaucoup de jeunes gens de bonne famille. Mais il n'était pas comme les autres. Il était timide, passionné de science et de littérature jusqu'au risque. Ne l'avait-elle pas surpris à lire un livre interdit d'Étienne Durand, le poète roué en place de Grève ? Il n'était pas si ancien, le temps où l'on menait encore les trouble-fête au bûcher !

Mais le jeune garde perdait patience car il n'entendait pas l'anglais. Les minauderies du baron l'avaient exaspéré.

— Je vous parle français, moi, dit-il ; faites-moi donc, je vous prie, le plaisir de me répondre dans la même langue.

De Winter ricanait. Milady haussa les épaules. Il lui était indifférent que son beau-frère fût pris à partie au bord de la route par un inconnu, mais elle profita de l'incident. Rappelant sa soubrette auprès d'elle, elle se rejeta au fond de son carrosse et cria froidement au cocher :

— A Paris !

Le carrosse partit ; son départ laissait les deux hommes face à face. Le godelureau, surpris et dépité, le regardait une fois encore s'éloigner.

CHAPITRE III

LE CAUCHEMAR DE MILADY

Un cauchemar éveillait Milady en sursaut toutes les nuits. Comme remonte une balle légère enfoncée sous l'eau, Milady émergeait de son rêve tragique avec un cri strident. Haletante, le visage défait, le corps frissonnant et la sueur glacée le long de l'épine dorsale, elle cherchait à retrouver ses esprits à la lueur équivoque des chandelles parfumées de camphre et d'encens.

Tous les soirs, c'était la même chose. Le crépuscule rameutait une cohorte infernale, griffes dehors : dormir, c'était laisser place à l'horreur.

Pour fuir l'heure fatidique du sommeil, Milady s'étourdissait, dînait en ville, dansait, jouait au Louvre ou dans les riches hôtels voisins de Choisy, de Longueville, de Villequier, de la Force, de Créqui, de Clèves, de Rostaing, de Souvré, de Coigny, d'Uzès, de Chevreuse et de Rambouillet. Elle allait dans les lieux de plaisir, et lorsque à la nuit noire elle attirait quelque amant de rencontre chez elle, c'était pour s'accrocher à lui et à des simulacres d'amour.

Dormir : mourir. L'amant, au bord du gouffre, devait la protéger contre elle-même et contre les sirènes qui l'appelaient. Milady, vaincue, somnolait ! Ses paupières s'alourdissaient ! Dormiiir !

Alors elle sursautait d'effroi ! Comprenant qu'elle ne tarderait plus à sombrer dans un sommeil sans fond dont elle s'éveillerait en criant son terrible secret, elle éclatait soudain ! Personne ne devait la surprendre ! L'amant qui s'assoupissait à son flanc, son plaisir pris, devait ignorer quelle accablante folie habitait l'alcôve délicieuse ! Milady le secouait ! Celui par qui elle avait cru tenir à distance les agressions de la nuit était chassé de la chambre ! On évoquait en souriant à la cour les « bizarreries » de cette femme ; sa beauté excusait ses lubies. On citait même à son propos un distique attribué au poète Voiture (dont l'originalité d'ailleurs n'avait rien à envier à la sienne) :

« Elle veut qu'on l'adore à " perdre le sommeil ",
Et qui dort est chassé en plus simple appareil ! »

Combien de ses amants d'un soir n'avaient-ils pas été forcés de s'enfuir à quelques heures de l'aube, à peine vêtus ? Milady, enfermée à clé, s'endormait, s'enlisait dans d'affreux cauchemars dont elle défouissait en panique !

C'était, dans la forêt immense, comme une terreur enfantine. L'ogre était penché au-dessus d'elle qui reprenait connaissance après une chute de cheval. Encore étourdie, elle découvrait ses poignets liés dans son dos. Son corsage était arraché à l'épaule : l'ogre avait vu la fleur de lis profondément creusée dans sa chair par le fer du bourreau. L'ogre hurlait, gesticulait. Il avait planté son épée dans le talus, le pommeau se balançait ; les deux chevaux de promenade qui avaient amené le couple paissaient sous les ombrages. Tout invitait au repos et à la vie : les rayons du soleil poudroyaient des frondaisons sur l'allée forestière. Un coucou chantait. Mais le comte de La Fère était devenu fou. Milady n'arrivait même plus à se relever du fossé où son époux l'avait renversée ; ses jambes se

dérobaient sous elle. Sa gorge lui refusait toute parole. Quel était ce nœud coulant hâtivement refermé sur son cou ? Le monstre lançait en sanglotant l'extrémité de la corde par-dessus la branche d'un chêne. Il rugissait comme une bête, il halait la corde. Les yeux inondés de larmes sous l'effet de la traction brutale, Milady, couchée, se débattait, criait, du moins elle se voyait crier bien qu'aucun son ne fût alors sorti vraisemblablement de sa gorge écrasée par le nœud coulant. Elle s'agenouillait pour diminuer la tension insoutenable de la corde, mais la tension ne s'atténuait pas. Milady se mettait debout en trébuchant, elle était sur la pointe des pieds. L'assassin hagard poursuivait sa besogne haineuse et brusquement...

... Milady s'éveillait en sursaut. Le dos trempé, elle demeurait prostrée, à l'abri des rideaux de brocart de l'alcôve. Elle s'était souvent demandé si ce rêve était silencieux, ou si elle criait réellement. Ketty, sa servante, qui dormait dans la pièce voisine, n'était en tout cas jamais accourue, ce qu'elle n'aurait pas manqué de faire en l'entendant.

Milady, étouffée, la tête entre les mains, se reprenait lentement. Longtemps déjà qu'elle ne savait plus pleurer.

Alors elle se levait. Les chandelles brûlaient toute la nuit dans la chambre. Les portes étaient fermées à clé. Milady buvait une gorgée d'eau de mélisse. Pieds nus, elle marchait sur les tapis de Turquie, et parfois le parquet craquait. Elle s'asseyait dans un fauteuil de cuir, s'enveloppait dans une couverture de grosse laine. Muette et blême, elle attendait les premiers feux de l'aube sur Notre-Dame et les innombrables clochers des couvents. Elle revivait sa courte vie par la pensée, chaque matin les mêmes ressassements. Comment avait-elle pu survivre ?

Elle-même ne se l'expliquait pas vraiment. Si le comte l'eût pendue de sang-froid, en la faisant tomber d'un cheval fouetté, ses vertèbres eussent été disjointes, elle fût morte. Mais le comte agissait sous l'empire de la folie, c'était à la force des bras qu'il l'avait hissée à la branche. Le nœud coulant avait été vite fait, et quoique la corde comprimât la trachée artère douloureusement, aucun choc violent et irréparable n'avait rompu la moelle épinière. Milady avait survécu. Ses cordes vocales avaient été lésées ; la jeune femme, au prix d'une rééducation obstinée, avait retrouvé un filet de voix un peu rauque, qui d'ailleurs augmentait son charme.

Elle eût pourtant péri si son époux, épouvanté par l'acte criminel qu'il venait de commettre, n'avait bondi sur son cheval et fui au grand galop, et si deux charbonniers, témoins cachés de la pendaison, n'avaient tranché la corde afin de lui voler ses bijoux. Ils l'avaient retournée dans l'herbe. Ils avaient délié ses poignets pour prendre les bracelets d'or fin entravés dans la cordelette. Ils s'étaient éclipsés.

Milady, le visage écrasé dans l'herbe, avait tout à coup respiré. Le crépuscule mauve flottait sur les bois. Râlant, hoquetant, Milady s'était relevée. Son premier réflexe effrayé avait été de courir chercher protection au château. C'est en réalisant l'abomination de l'attentat dont elle avait été victime qu'elle avait associé le souvenir à l'identité du meurtrier. Elle s'était immobilisée : le comte de La Fère ! Son époux !

Frissonnante et désemparée, gémissant une longue plainte, elle jetait des regards traqués autour d'elle. L'assassin risquait de revenir ! Un hennissement de cheval l'avait propulsée en courant dans une mer de fougères, où elle avait chu. Alors elle n'avait plus

bougé, dans l'attente du coup de grâce. Mais non. L'assassin ne reparaissait pas. Ce cheval ? C'était le sien, à elle, que le comte avait oublié près du chêne. Milady, épuisée, les vêtements en lambeaux, avait couru à sa monture, l'avait enfourchée en puisant dans ses dernières forces. La lune, au-dessus des arbres noirs, projetait des ombres hostiles sur le sol. Milady, mordue par la peur, avait jeté son cheval dans l'allée...

... Et lentement Paris s'éveillait. Une lueur blanche à l'horizon précédait de peu une sourde rumeur de travail. Milady songeait à La Fère. Elle avait aimé sa fierté, sa prestance, et jusqu'à ses caprices d'homme riche, son air taciturne. Bouleversée par la rencontre de cet homme sauvage plus âgé qu'elle et sûr de soi, elle l'avait aimé aussitôt. Elle sentait du même coup qu'elle ne serait jamais l'épouse du jeune prêtre auprès de qui elle vivait alors, et qui la faisait passer pour sa sœur.

Il s'était pendu à cause d'elle. Lui aussi, pendu. Ghislain.

Milady s'ensevelissait dans le passé. Le couvent sinistre et sa jeunesse triste dans la campagne lilloise, sa fuite romanesque avec Ghislain, la poursuite, l'incarcération, l'évasion tandis que le jeune prêtre était marqué au fer rouge par son frère le bourreau de Lille pour le vol des objets du culte que le couple avait revendus. Le bourreau avait fait le serment de châtier lui-même la jeune fille. Milady traquée, capturée, enfermée, avait vu les fers chauffer pour elle. Le bourreau agissait sans ordre, sans mandat : il criait qu'il vengeait son frère...

... Dans le petit jour glauque jauni par la lueur des chandelles, Milady ouvrait sa chemise, avançait son épaule nue vers le miroir pour observer la